

Le trésor des Leoni

Anne Vocanson

Anne Vocanson est née en 1963, près de Saint-Étienne, dans la Loire. Passionnée par l'écriture qui prend dans sa vie une place de plus en plus importante, elle s'investit dans une association, l'Écritoire d'Estieugues, proposant un large éventail d'animations littéraires. Depuis 2008, elle participe régulièrement à des concours de nouvelles et a obtenu de nombreux prix. Lauréate 2010 du prix Lycéens de « L'encrier renversé » pour sa nouvelle « Vieilles canailles ». Elle a publié trois recueils de poèmes ainsi qu'une longue nouvelle : « En nous, la part des dieux » aux éditions du Roseau (Prix de l'édition 2005) ; « Consentement de la neige » aux éditions L'Éden du ménestrel (2007) ; « Quelques arpents d'hiver » aux éditions Poésie sur Seine (Prix de l'édition 2009) ; « Fragments d'Elzéard » aux éditions Souffles (Grand prix de la nouvelle des écrivains méditerranéens et de la revue Souffles 2008). On peut également retrouver ses textes dans de nombreuses parutions collectives.

LE SOLEIL AU ZENITH avait bu toute l'ombre. Les collines, sèches comme un papier de soie, crissaient dans l'air si chaud qu'il en paraissait dense, presque palpable. Quelques oliviers, aux troncs noueux comme des bras de vieillards, ployaient sous la masse argentée de leur feuillage et un if dressait sa pique sombre contre le ventre du ciel.

Il était assis au milieu de l'herbe jaune vibrante d'insectes et guettait sans bouger la petite combe en contrebas.

Mais son immobilité n'était qu'un calme trompeur masquant la nervosité qui agitait son esprit. Une digue, désespérément bâtie par un énorme effort de volonté, pour contenir tant bien que mal la révolte grondant en lui.

Si, une seconde seulement, il avait lâché la bride à la tension qui l'habitait, il aurait rôdé de long en large comme un fauve blessé, en invectivant le Ciel qu'il croyait vide pourtant.

Or, plus que jamais, il avait besoin de garder son sang-froid. Pour parvenir enfin à clore cette douloureuse histoire. Pour démêler définitivement l'écheveau de ses pensées contradictoires et se débarrasser à jamais de celles qui distillaient depuis des mois leur poison dans sa tête.

L'ultime échéance approchait.

Bientôt, tout serait fini et il ne pourrait plus faire marche arrière.

Cette idée entravait sa respiration, saccadait les battements de son cœur, nouait ses entrailles.

Il était en avance.

Il avait encore le temps de réfléchir...

Il entendit au loin l'église du village sonner treize heures. Un chien aboya dans une ferme invisible puis le silence retomba. Un silence bruissant

auquel il dédia toute son attention, comme s'il pouvait en extraire un message à lui seul adressé.

C'était un chant ténu, aérien, aussi transparent que les milliers d'élytres dont il naissait, renforcé soudain par la note unique et haut perchée d'un épervier en chasse. Il se rendit compte à quel point tout cela lui manquait à la ville, lorsqu'il bétonnait ses jours dans la grisaille assourdissante des chantiers.

Il était comme tous les hommes de cette terre, dur à la tâche, réfractaire aux épanchements, peu enclin au partage. Sa peine, il la gardait pour lui, comme sa joie ou sa peur. C'était d'ailleurs tout ce qu'on lui demandait là-bas : se lever tôt, donner tout le jour l'énergie brute de ses muscles, dormir sans rêves ni questions jusqu'à l'aube suivante, dans les baraquements installés sur place. En échange, il recevait quelques billets qu'il envoyait chaque mois au village pour aider les parents restés à la ferme, avec la grand-mère, les sœurs et les petits frères, à batailler avec la terre, le soleil et les ronces.

Il ne regrettait pourtant pas d'être parti, sept ans auparavant.

Sept ans déjà...

Il ne s'était jamais entendu avec le père. Plus il grandissait, moins il supportait les reproches incessants, les taloches, la mauvaise humeur constante. Les derniers temps de sa vie à la maison, malgré ses seize ans bouillonnants, ou peut-être à cause d'eux, il avait failli plusieurs fois prendre le vieux par le col pour le plaquer contre le mur.

Il avait préféré éviter l'affrontement. Il s'en était allé avec Giuseppe, le maçon, et il avait bien fait.

Au loin, il était utile et puis il n'était pas fait pour la terre. Du moins pas cette terre-là, rebelle, sauvage, qui vous brisait les reins, buvait votre sang et votre sueur sans rien donner ou presque en retour.

Déjà, enfant, il se disait qu'un jour il partirait. Il voulait savoir ce qu'il y avait plus loin que les collines brûlant dans la fournaise de l'été ou faisant le dos rond sous les assauts des vents d'hiver.

Un jour, il irait au bout de cet horizon bleu enivré de cigales, voir si le ciel avait d'autres nuances et l'air d'autres chants.

Il ne l'avait dit à personne, bien sûr, cela ne lui serait pas même venu à l'idée. D'abord, à qui se confier ? Et comment exprimer avec des mots ces sensations confuses d'envie d'ailleurs, ces brusques mélancolies qui le prenaient soudain et le rendaient plus taciturne encore ?

On parlait peu à la maison, à part la grand-mère qui marmonnait de continuelles jérémiades mêlées aux prières qu'elle égrenait sur son chapelet. Et lorsqu'on parlait, c'était pour dire l'indispensable : les sabots de l'âne à parer, un arbre mort à abattre, des tuiles de la grange à remettre en place après une bourrasque, la barrière du pré du haut à refaire parce que ces salauds de Leoni l'avaient tombée une fois de plus, pour passer avec leurs bêtes.

Les Leoni. Les plus proches voisins. Les ennemis.

Ce nom n'était lâché, du bout des lèvres, qu'accompagné d'une injure et d'un crachat si l'on était dehors. La haine remontait si loin que l'on n'en savait plus bien l'exacte genèse. Mais les faits étaient là : on avait de tout temps détesté cette famille de moins que rien qui le rendait bien. La lutte sans pitié engagée sur cette terre du diable charriait les adversaires dans son torrent infernal et avait déjà occasionné des morts des deux côtés.

C'est pourquoi il n'avait pas été surpris de recevoir la lettre de sa sœur annonçant le décès du père d'une belle écriture sage et appliquée, pleine de petites auréoles sur les i. Elle ne donnait pas de précisions sur les circonstances de la mort mais pour lui, cela était évident. Le père n'était ni malade ni âgé. Ce ne pouvait être qu'un coup des Leoni.

La nouvelle coïncidait avec la fin du chantier. Il avait pris sa paye et était revenu au village.

Depuis qu'il gagnait sa vie en ville, il ne revenait à la ferme qu'une fois par an, pour la Noël. Les collines alors, brunes et grises dans l'air froid, semblaient un vieux pastel estompé par le vent. Comme si toute vie les avait désertées. Et jamais, à les voir ainsi recroquevillées sous l'étain d'un ciel lourd, on n'aurait pu imaginer la splendeur fauve de leurs étés.

Les gros travaux d'extérieur étaient interrompus par la mauvaise saison. Toutes les occupations ou presque se concentraient dans la salle commune de la ferme, où l'on réparait les outils, entretenait les cuirs, tressait de nouveaux paniers. Mille tâches menues que l'on accomplissait dans un quasi-silence, avec les gestes rapides et précis que confère l'habitude.

Il repartait pour la ville, emmitouflé de pluie, avec sous les paupières les camaïeux ternes de l'hiver des collines. Et la vibration solaire des étés de son enfance, les parfums des herbes sauvages lui manquaient comme peuvent manquer l'eau ou le pain.

Cette fois-ci, dès que la camionnette brinquebalante de Giuseppe s'était engagée sur la route tortueuse qui menait au village, tout lui avait sauté au visage et au cœur : la luminosité de l'air de juin, si crue qu'elle blessait les yeux, les couleurs fortes, contrastées, violentes, les odeurs lourdes et chaudes comme celles des épices. C'était la première fois depuis sept longues années qu'il avait vraiment eu l'impression de rentrer chez lui.

Dans la chambre des parents, les volets étaient fermés, plongeant la pièce dans une pénombre solennelle où tremblotaient les flammes de deux bougies posées de chaque côté du lit. Le père gisait là, habillé comme pour un dimanche, ses mains croisées sur sa poitrine, tenant un crucifix. Du bois de cade brûlait dans une coupelle. La fine colonne de fumée bleue qui s'en dégageait s'enroulait jusqu'au plafond en volutes odorantes. Une mouche, stupide et entêtée, butait contre la vitre, près de l'infime rai de soleil filtrant par la fente des persiennes. Et le chuintement des prières ininterrompues, les sanglots étouffés des femmes se mêlaient à son vrombissement pour composer un étrange requiem qui semblait le chant de la mort même, rôdant à travers la pièce.

Il s'était approché lentement du défunt et l'avait observé en silence.

Le côté droit du visage était tuméfié. On avait retrouvé le corps au pied de la barre rocheuse surplombant les terres du haut et les carabinieri, après s'être fait claquer au nez toutes les portes du village, avaient prudemment conclu à un accident. Même mort, le père n'avait rien perdu de son air dur et hautain et personne n'aurait été surpris de le voir soudain ouvrir les yeux pour se redresser dans le lit en leur reprochant à tous — tas de fainéants ! — de n'être point au travail.

Il s'était senti vide de toute émotion. Il avait eu beau chercher au fond de lui, il n'avait rien ressenti, comme détaché de tout. Pêle-mêle, des

images de son enfance lui étaient revenues où le père, despotique, tenait toujours la place centrale...

Il ne parvenait pas à croire que c'en était fini, que cet homme redouté, chef incontesté de leurs vies, était à présent vaincu, anéanti, absent. Une sorte de pitié l'avait envahi alors, une vague de compassion douloureuse, comme le jour où il avait vu abattre le grand cheval des Margaritti qui s'était brisé la jambe.

Il s'était signé et était sorti de la maison sans rien dire.

Dehors, malgré la chaleur, il lui avait semblé qu'il respirait mieux.

La grand-mère l'avait pris à part, le soir, tandis qu'il fumait une cigarette sous les milliers d'étoiles de la nuit infinie des collines.

Petite et sèche, pareille à une vieille branche de bois mort, elle allait, été comme hiver, mystérieusement insensible au chaud et au froid, emmitouflée dans un châle noir. Son patois, grommelé entre ses lèvres pâles, faisait songer à une langue magique d'envoûtement et de sortilèges. Elle n'avait pas versé une seule larme sur la mort de son fils mais le moindre de ses regards trahissait la haine qui la rongait.

— Je connais le moyen de venger ton père.

Il s'attendait à ces paroles. Depuis que la lettre était arrivée au baraquement du chantier, il savait ce que l'on exigerait de lui.

Il n'avait rien dit, se contentant de hocher la tête, les yeux au sol.

— Tu vas voler le trésor des Leoni !

La surprise lui avait fait lever le regard pour le plonger dans celui de la vieille :

— Quel trésor ?

Les gens de cette contrée, Leoni ou pas, étaient connus pour être aussi pauvres que leur terre et jamais personne ici n'avait entendu parler de trésor, pas même dans les légendes qui ne contaient que la misère et l'abnégation.

Il s'était dit que la raison de la grand-mère devait vaciller sous le poids de la douleur, de la rage ou des ans. Mais elle avait eu une ébauche de sourire qui avait accentué les rides de son visage et allumé un éclair métallique dans ses yeux noirs puis elle avait chuchoté comme une évidence :

— La Maria !

— Quoi, la Maria ? Qu'est-ce que tu me racontes ?

— La Maria ! La fille Leoni ! Ils en sont fiers comme si c'était la Madone elle-même qui vivait chez eux.

Elle s'était signée rapidement.

— Toi, tu es jeune. Tu es beau comme un astre. Tu la séduis, tu l'engrosses et tu la laisses. Si elle a de l'honneur, elle se tue. Si elle n'en a pas, comme tous ceux de sa race, elle sera la risée du village et la honte de sa famille. Dans les deux cas, ton père sera vengé. Si elle meurt, on sera quitte, si elle choisit de vivre, ce sera notre sang qui coulera dans les veines de l'héritier des Leoni !

Elle était partie d'un rire râpeux qui s'était achevé dans une quinte de toux.

Il n'avait pas su quoi dire.

Il s'était presque fait à l'idée de tuer un homme. Il avait même commencé d'échafauder de vagues plans. Et voilà qu'on lui demandait de coucher avec une fille ! Pour un peu, il aurait éclaté de rire lui aussi.

Il s'était senti nerveux, à fleur de peau. Que devait-il penser de tout cela ? Le croyait-on trop fragile pour s'attaquer aux hommes Leoni ? Devait-il prendre cette proposition comme un affront ? Ou une plaisanterie ? Mais la grand-mère paraissait tout à fait sérieuse, sûre d'elle et de son idée. Fébrile, elle continuait de marmonner et il avait compris qu'elle lui donnait des détails :

— ... elle mène ses chèvres vers la combe tous les matins. Tu la trouveras facilement. Pour le reste, je te fais confiance !

La Maria ! Il se rappelait vaguement une grande fille maigre un peu plus jeune que lui... Elle devait avoir douze ou treize ans lorsqu'il était parti de la ferme. Oui, c'était bien ça, une fille osseuse et pâle, avec pour seule grâce la lourde tresse noire qui lui battait les reins...

Il avait haussé les épaules, finalement soulagé dans le fond. L'idée de la grand-mère n'était peut-être pas si stupide. Et puis c'est vrai qu'il plaisait aux filles.

Il s'était dit qu'il irait le lendemain à la combe.

Rien ne l'avait préparé au choc qu'il ressentit en voyant Maria.

Il avait d'abord entendu ses chèvres et la musique légère de leurs grelots. Il s'était planté au milieu du chemin, immobile et conquérant, sûr de son charme et de son expérience de beau garçon. Il avait prévu de l'aborder un peu cavalièrement, mi-flatteur, mi-entreprenant. Il imaginait la Maria de ses souvenirs rougir en tortillant sa tresse noire et en serrant l'un contre l'autre ses genoux cagneux.

Mais la fille qui apparut, émergeant des bosquets odorants, auréolée de lumière dans le vol bleu des sauterelles, lui coupa le souffle. C'était toute cette terre sauvage, brûlée de soleil, ardente, épanouie, qui s'incarnait en elle. La longue chevelure dénouée semblait les forêts de chênes-lièges couronnant les sommets, la peau hâlée avait l'éclat ocre des falaises, les yeux verts traversés d'éclairs sombres parlaient le langage des oliviers centenaires. Les hanches et les seins redessinaient les courbes femelles des collines et ce fut lui qui rougit et bredouilla.

Elle rit. Du rire flûté de la source cachée au creux du vallon.

Dès lors, il fut perdu.

Toute sa panoplie factice de séducteur habitué aux filles fades et interchangeables de la ville s'évapora dans la fournaise de l'été qui soufflait sur lui son haleine emplie de parfums lourds.

Il se sentit nu et désarmé, timide et gauche comme un adolescent.

Mais le regard posé sur lui était doux et bienveillant. Il y trouva la force nécessaire pour sourire sincèrement, sans calcul charmeur, ce qu'il n'avait jamais réussi auparavant avec aucune fille.

Ils s'engagèrent côte à côte sur le petit chemin pierreux, parmi les effluves des romarins, et tout lui parut soudain magnifié. L'horizon, à l'infini, drapait de bleu la nudité des crêtes, l'air se fardait d'émanations capiteuses qu'il découvrait avec un émoi qui le saisissait aux entrailles, la lumière même se faisait voluptueuse comme une caresse nouvelle, saisissante, inattendue. C'était comme s'il s'ouvrait soudainement à tout un monde secret, enivrant, existant depuis toujours, là, à portée de main, mais dont il n'avait jamais soupçonné la présence.

Il se sentait pousser des ailes. L'univers entier pouvait tenir au creux de sa paume.

Ils se retrouvèrent tous les jours, au-dessus de la combe. Comme par la grâce d'un singulier hasard, au début, ce qui les faisait pouffer de rire, un peu honteux de sembler croire un aussi grossier mensonge. Puis très vite de façon délibérée, chacun courant au rendez-vous les yeux pleins de rêve et le cœur battant la chamade.

Leurs mains se joignaient tandis que s'égaillaient les chèvres autour d'eux, dans un concert sautillant de sonnailles.

Et il but l'eau vive de Maria.

À sa bouche de grenade. À ses aisselles moussues. À son sexe aux senteurs boisées. Il se fondit en elle comme en une terre vierge, généreuse et infinie. Et pour la première fois de sa vie d'homme, il pleura.

Il pleura sur son exil et sur les jours gris de la ville, sur la mort du père et la haine ancestrale qui lui ordonnait de trahir la plus belle chose qui lui soit jamais advenue.

Il pleura sur les seins blancs de Maria, sur son ventre de palombe, sur ses cuisses musclées de sauvageonne, tandis qu'elle fredonnait des berceuses anciennes qui, miraculeusement, petit à petit, endormaient sa douleur.

Il la respira, elle, la parfumée de lavande et de thym, il se repute de sa chair d'or et d'albâtre, selon que le soleil l'avait ou non précédé dans ses caresses, il la vécut comme une béatitude. Son prénom par lui murmuré sans fin devenait une prière païenne pour la splendeur de Maria, un alléluia pour la volupté de son corps.

Elle lui devint, au fil des jours, aussi indispensable que l'air.

Avec Maria, tout était différent. Lui, le taciturne, le secret, trouvait soudain des mots pour parler de ses rêves et Maria comprenait même ses silences.

Le temps et l'espace semblaient s'être élargis.

Il n'était presque jamais à la ferme. Il en partait à l'aurore, un quignon de pain et un fromage sec fourrés dans sa besace, une gourde à la ceinture, et il passait tout le jour dans les collines en compagnie de Maria, sous la pupille horizontale et complice des chèvres. Il ne redescendait qu'à la tombée de la nuit, alanguie et heureux, comme aux premiers instants du monde.

Personne chez lui ne lui demandait rien.

Comme au temps où le père le présidait, le repas du soir se prenait toujours dans un silence total, seulement entrecoupé des bruits de bouche et de vaisselle. Il avalait sa soupe et filait se coucher, humant sur son corps la trace assourdie des parfums de Maria, les respirant jusqu'à l'extase.

Il s'était tellement efforcé, aux premiers temps de ses amours secrètes, d'oublier le sinistre contrat passé avec la grand-mère, qu'il y était presque parvenu. Il vivait désormais au jour le jour, dans l'attente du miracle renouvelé de la chair de Maria, de la liturgie de son rire, du sacrement de sa tendresse. Jamais il n'avait été si heureux de toute son existence, si pleinement vivant.

Il refusait obstinément de penser à l'avenir. Pour l'instant, sa vie était en plein soleil, au cœur brûlant des collines, dans les bras de Maria qui lui faisaient comme un rempart contre les cruautés qui aiguisaient leurs crocs dans l'ombre sournoise.

La réalité le rattrapa d'un coup, trois mois plus tard, lorsque deux étourdissements de Maria, l'un à la messe du dimanche, l'autre un matin à la

fontaine, firent courir dans le village une rumeur légère encore comme un souffle sur l'eau.

Puis le souffle devint bise et l'on entendit parler, en mots à peine voilés, de ces filles trop belles qui ne sont jamais bien sérieuses, même lorsqu'elles portent des noms de Sainte Vierge.

Comme par hasard, sur la place, les commères y allaient chacune de leur anecdote sur telle ou telle fille du temps ancien qui s'était retrouvée mère avant d'avoir été déclarée femme par le curé. L'inconduite d'une lointaine cousine faisait écho à celle d'une grand-tante ou d'une ancienne voisine et l'on voyait ainsi passer dans la douceur du soir toute une cohorte fantomatique de filles perdues, obligées de quitter leurs terres pour cacher au loin leur déshonneur et celui de leur famille.

Le village bruissait d'un murmure offusqué qu'un intérêt malsain pour le scandale portait par-dessus les murets de pierres sèches, les haies des jardins, glissait dans l'entrebâillement des fenêtres.

La grand-mère qui semblait s'être effacée réapparut alors, alerte et affairée. Un sourire mauvais craquelait sa vieille face d'argile et elle marmonnait de plus belle ses incantations maléfiques, entrecoupées de signes de croix.

Il avait l'impression qu'elle le considérait avec un respect nouveau. Lorsqu'elle croisait son regard, elle plissait ses petits yeux noirs en un fugitif éclat de connivence qui lui donnait l'envie de la frapper. Il ne pouvait s'empêcher de penser, en la voyant, à une araignée postée au centre de sa toile où vient de s'empêtrer un papillon.

Même la mère, traditionnellement silencieuse, le couvait d'un œil fier et attendri et posait à l'occasion sur lui ses mains ravagées par les plus rudes tâches en le serrant fort, comme pour faire passer dans ce contact inhabituel toute l'affection qu'elle ne savait pas dire.

Quant aux frères et sœurs, ils se disputaient l'honneur de l'approcher, de le servir. Toutes ces marques de sollicitude l'étouffaient, faisaient monter en lui une sourde envie de hurler.

Depuis quelques jours, il ne voyait plus Maria, retenue chez elle par ses malaises répétés, et l'angoisse le rendait fou.

Une part de lui voulait se rendre à la nuit tombée sous les fenêtres de la jeune fille, au mépris du danger, pour la voir, lui parler, l'assurer de son amour et de la sincérité de celui-ci. Mais l'autre part exigeait la soumission à son clan, au respect de la tâche qui lui revenait en tant que fils aîné : venger le père, quel que soit le prix à payer.

Parfois il se révoltait.

Pourquoi avait-il fallu que le destin mette ainsi Maria sur son chemin ? Il haïssait tous les Leoni depuis son plus jeune âge. On lui avait inculqué cette haine dès l'enfance et il ne se souvenait pas d'un temps où elle n'existait pas en lui. Le seul nom de Leoni lui semblait aussi méprisables que celui du cafard, de la vermine ou du rat.

Et puis elle était apparue.

Tellement belle. Tellement désirable. Tellement rayonnante.

Et plus rien d'autre n'avait compté. Qu'importait son nom, sa naissance, sa famille.

Elle était l'Amour. Elle était la Vie. Elle était Maria.

Il prenait sa tête dans ses mains et gémissait comme un petit enfant. Ou bien il lançait contre le mur de sa chambre des coups de poings furieux

et il trouvait dans la douleur physique un dérivatif fugace à la souffrance de son esprit.

Alors il se redressait : après tout, il n'avait rien vraiment promis à la grand-mère ! Il avait seulement écouté ses élucubrations, les yeux baissés, hochant la tête par respect, par habitude. Si elle avait cru qu'il allait obéir aveuglément à son plan de vieille folle, cela n'engageait qu'elle !

Un instant, l'espoir renaissait en lui et tout lui paraissait fabuleusement simple. Il suffisait de trouver une autre manière de vengeance. Il voulait bien tuer de ses mains tous les Leoni si on le laissait vivre avec Maria le reste de sa vie, sous le soleil des collines.

Si encore elle avait été comme tous ceux de sa famille, laide, stupide et méprisable...

Mais c'était Maria, sa Maria, blottie comme une colombe dans un nid de vautours.

Et lui, misérable, n'était-il pas pire que tous les autres réunis, lui qui savait depuis le début comment l'histoire devrait se dérouler, lui qui avait cueilli l'innocence et la ferveur de Maria dans le seul but de les dévaster, tout cela en mémoire d'un homme dur et mauvais qu'il n'aimait pas et dont il n'avait jamais été aimé ?

Il ne voyait plus d'issue à sa douleur. L'avenir se refermait sur lui comme un piège étrange. Plus il se débattait, plus il suffoquait.

Alors, souveraines dans la pénombre de la chambre, se levaient la silhouette du père et toute la lignée des ancêtres venant réclamer la vengeance qui leur était due et il ployait, sans force devant cette vision, accablé et souffrant. Dompté.

Puis vint le soir où la vieille lui dit :

— J'ai fait prévenir Giuseppe. Il t'attendra demain avec sa camionnette, à treize heures, au carrefour du calvaire.

Et ce fut tout.

Pour tout le monde, l'affaire était réglée.

Il avait accompli son devoir.

Le père était vengé.

La honte s'était abattue sur les Leoni et ne tarderait pas à éclater au grand jour. Il suffirait d'une minuscule étincelle pour que tout s'embrase et il y avait fort à parier que la grand-mère se chargerait de l'allumer, l'air de rien, un soir à la fontaine du village ou à la sortie de la messe. La rumeur n'attendait que ce signal pour devenir un ouragan qui dévasterait tout sur son passage.

Il devait partir sans traîner afin de clore définitivement le chapitre.

Il avait préparé son balluchon, la mort dans l'âme. Il se sentait sale, avec l'impression qu'aucune eau, aucun ciel, aucune respiration ne le laverait jamais de ce poids, de cette indignité qui collait à lui comme une boue mauvaise.

Il voyait se profiler à l'horizon de sa vie une succession de jours mornes, désincarnés, puisque à jamais privés de la grâce salvatrice de Maria. Et une boule d'angoisse au goût de fer et de sang l'étouffait, tandis qu'il fourrait rageusement quelques vêtements dans son vieux sac de toile.

Il était assis parmi les grillons, au cœur de l'éblouissante beauté des collines et il attendait Maria.

Toute la nuit, il s'était battu contre ses ombres familières, pour tenter de leur soutirer comme une clémence la permission d'oublier, pour une fois, cette longue chaîne de vengeances. Mais les vieux fantômes étaient restés inflexibles, fermés dans leur haine et leur ressentiment.

Il avait laissé, avant l'aube, quelques brins de lavande liés au pied de la croix, près de chez Leoni. Maria verrait le signal et elle viendrait. Il en était sûr.

Il ne pouvait pas s'en aller sans la revoir une dernière fois, sans essayer de lui faire comprendre qu'il n'y était pour rien.

Qu'il n'avait pas voulu ça.

Que c'était la faute des ancêtres, enchaînés par l'honneur et la loi implacable des clans.

Il lui promettrait de ne pas l'oublier...

L'idée de ne plus la voir creusait en son ventre un cratère de feu.

Il craignait de ne pas trouver la force de prononcer ces paroles, longuement préparées dans le silence de sa chambre, parce que tout son être s'y opposait.

Maria faisait partie de lui désormais, comme ces collines fauves, ce ciel brûlant, cette terre farouche qui les avait tous deux façonnés.

Il redoutait de voir couler les larmes sur le visage adoré. Il avait peur de la colère ou du mépris qui voileraient sans doute les yeux couleur d'olivier, de la houle de fureur qui secouerait le corps tant aimé, tant caressé, aux jours heureux de l'insouciance.

Cette pensée lui était insupportable.

Il faillit se lever et courir vers le carrefour, un peu plus haut, où Giuseppe devait déjà l'attendre.

Oui, partir sans la revoir...

Fuir !

Fuir et garder intacte l'image de Maria telle qu'elle lui était apparue la première fois, magnifique et sauvage. Presque irréelle.

Se convaincre qu'elle n'était qu'un rêve et s'étourdir dans les bras indifférents des filles de la ville.

Oublier.

S'abrutir de travail. Mettre là toute sa fierté.

Ne penser à rien d'autre...

L'ombre qui voila son visage, ôtant d'un seul coup la brûlure du soleil, lui fit lever les yeux.

Maria était devant lui, debout dans la lumière. Il ne l'avait pas entendue venir. Ses traits étaient tirés, son teint pâle et une douceur émouvante l'enveloppait. Une fragilité nouvelle qui le fit frissonner. Elle avait vu le sac de toile posé à ses pieds et avait ramené une main sur son ventre mais elle ne disait rien. Elle le regardait, simplement.

Alors soudain, tout fut clair.

Un soulagement immense l'envahit. Il savait.

Depuis le début, il savait. Il venait seulement de se l'avouer.

De l'accepter.

Il se leva et lui fit face :

— Tu me suivrais ?

Elle acquiesça, gravement, et le soleil ricocha en éclats bleus sur sa chevelure.

Il insista :

— Ça veut dire laisser ça pour toujours. Parce qu'on ne pourra jamais revenir.

Il enveloppa du regard les collines alentour et l'azur au-dessus où tournoyait un épervier.

Elle répondit :

— Ça, on ne le laisse pas. On ne peut pas. C'est en nous. On l'emporte où qu'on aille.

Il lui sourit et ce sourire finit de desserrer l'étau qui comprimait son ventre depuis tant de jours.

Il jeta son sac sur l'épaule et prit dans la sienne la main de Maria. Puis ils se mirent à courir sur le sentier pierreux qui menait à la route.

Là-bas, il y avait la camionnette de Giuseppe, puis il y aurait la ville, puis d'autres villes, jusqu'au port et ses bateaux pour un autre monde.

Qu'importait à présent pour lui ce qu'il trouverait au bout de l'horizon.

Il avait déjà l'essentiel.